

DU CÔTÉ DE QUINTE-CURCE ET DE PÉTRONE

Prétendre aimer le XVII^e siècle français et n'être pas un amoureux de l'ancienne Rome est aussi abusif que, par exemple, se piquer d'être un admirateur de Nietzsche tout en affectant de dédaigner Schopenhauer. La langue et le génie de notre XVII^e siècle sont tant imprégnés du génie et de la langue des Latins, que ceux-ci et ceux-là se confondent dans notre cœur : la sobre âpreté de Sénèque et de Tacite inspire celle de Retz et de La Rochefoucauld, les cadences harmonieuses et les brusques foucades de Bossuet sont nourries de celles de Cicéron, le soufre et l'encens des *Confessions* de saint Augustin brûlent non seulement les écrits des Messieurs de Port-Royal, mais aussi un roman tel que *La Princesse de Clèves* dont le vocabulaire amoureux est le vocabulaire augustinien de la chute et de la grâce, et il n'est guère possible de goûter pleinement la musique de Racine si l'on ignore celle de Propertius :

*Ac veluti folia arentis liquere corollas,
Quae passim calathis strata natare vides,
Sic nabis, qui nunc magnum speramus amantes,
Forsitan includet crastina fata dies.*

S'il me fallait, parmi les divers titres qui se présentent à mon esprit, citer un ouvrage, et n'en citer qu'un seul, qui resserre et signifie ce sceau de la latinité sur notre langue classique, je nommerais sans doute le *Quinte-Curce* de Vaugelas, je veux dire la traduction que Vaugelas a faite de *La Vie d'Alexandre le Grand* par Quinte-Curce, à laquelle il avait travaillé plus de trente ans, et que, dans sa préface à l'édition posthume de 1654, Du Ryer présente ainsi :

« Voici le célèbre Quinte-Curce qui vient paraître, en sa pompe et avec tous ses avantages, sur le théâtre de la France. Il eût mérité qu'Alexandre, qui souhaitait un Homère pour bien décrire ses actions, l'eût souhaité pour historien ; et néanmoins sa gloire eût été comme imparfaite, si M. de Vaugelas n'eût entrepris de la traduire. En effet, on ne peut douter que cette traduction ne soit le chef-d'œuvre d'un excellent ouvrier. Tout y est digne de Quinte-Curce ; et pour aller plus avant, sans aller au-delà de la vérité, tout y est digne d'Alexandre. »

Vaugelas est le plus fameux grammairien du XVII^e siècle, et son plus redouté puriste. Entré à l'Académie lors de sa fondation, mis à la tête de la vaste entreprise du *Dictionnaire*, il devait exercer une influence décisive sur la langue écrite par ses contemporains et par leurs successeurs ; mais cette influence s'est manifestée moins à travers les *Remarques sur la langue française*, étude à l'usage des spécialistes, que par le truchement du *Quint-Curce*, compagnon d'études de plusieurs générations de

collégiens, livre de chevet de tous les honnêtes hommes du temps.

Nisard a écrit que le *Quinte-Curce* traduit par Vaugelas est, dans notre littérature, le premier ouvrage dont la pureté ait fait loi, et que l'énergie et le naturel de l'expression, la naïveté et la force des tours, y révèlent déjà les grâces juvéniles de la prose française moderne, dont Pascal allait donner dans *Les Provinciales*, deux ans plus tard, le modèle achevé. Aujourd'hui, nous sommes moins enthousiastes que ne l'était Nisard au siècle dernier, et blâmons volontiers Vaugelas d'avoir appauvri le français en le couchant sur le lit de Procuste, encore que sa langue, dans *La Vie d'Alexandre le Grand*, soit plus riche, souple et variée que celle de beaucoup d'écrivains de maintenant. Ce qui est sûr, c'est que ce *Quinte-Curce*, qui demeure une des colonnes d'Hercule de la langue française, fut, dès sa publication par les soins de Chapelain et de Conrart, amis de Vaugelas, unanimement appelé un chef-d'œuvre, devint l'étalon obligatoire du beau langage et un juge sans appel. C'est lui qui fit dire à Balzac, non pas le Balzac de *La Comédie humaine*, l'autre Balzac, le premier, l'ami du cardinal de Richelieu : « L'Alexandre de Quinte-Curce est invincible; celui de M. de Vaugelas est inimitable. »

Cet *Alexandre* de Quinte-Curce traduit par Vaugelas, les *Confessions* de saint Augustin dans la traduction d'Arnauld d'Andilly (ce même Arnauld d'Andilly auquel le duc de La Rochefoucauld adressa une copie de ses *Mémoires* pour qu'il en corrige le fond et le style) et les *Vies des hommes illustres* de Plutarque auront été les livres de chevet du XVII^e siècle. A propos de Plutarque (qu'à l'époque on lisait dans la version déjà vieillie d'Amyot, car ce n'est qu'en 1721 que Dacier fera paraître son admirable traduction), chacun connaît l'anecdote rapportée par Tallemant des Réaux sur le collégien, élève des jésuites, qui, ayant prié son père de lui envoyer les *Vies des saints*, reçut un Plutarque, les héros de celui-ci étant, lui expliquait son papa, « les saints des honnêtes gens ».

Cependant, outre Quinte-Curce, Plutarque et saint Augustin, il est un quatrième auteur ancien qu'ont beaucoup lu, mais cette fois en cachette, les écoliers de ... 1686 (Seigneur ! trois siècles ! *fugit irreparabile tempus*, comme dit Aramis à d'Artagnan dans *Vingt Ans après...*), et cet auteur invouable, c'est Pétrone. La plupart de nos contemporains auraient, je pense, du mal à se figurer l'influence qu'a exercée le *Satiricon* sur les esprits les plus distingués du siècle de Louis XIII et de Louis XIV. Le Grand Condé en faisait son pain quotidien. Il a été le livre favori du duc d'Orléans, ce qui n'étonne pas, mais aussi celui du cardinal de Richelieu, ce qui pourrait surprendre davantage. Un libertin tel que Baudru en portait toujours une copie sur lui, comme les curés leur bréviaire. Saint-Evremond lui a consacré des pages superbes et tenait le suicide de son auteur, qu'il préférerait à Socrate, pour la plus belle mort de l'Antiquité. Rien n'illustre mieux ce rayonnement du *Satiricon* que l'affaire du faux Pétrone de Belgrade qui, comme on dit, passionna l'opinion et défraya la chronique. De nos jours, il ne viendrait à personne l'idée de fabriquer un faux manuscrit inédit de Lucrèce ou de Tacite. Qui d'entre nous serait d'ailleurs capable d'un tel exploit ? Et même si nous étions assez bons latinistes pour cela, soyons certains que ce qu'on appelle les médias s'en ficheraient éperdument et ne nous accorderaient pas cinq colonnes à la une : en cette fin du XX^e siècle après J.-C.,

le club des amoureux de la Rome antique est une franc-maçonnerie où nous ne sommes plus que quelques-uns, et à la porte de laquelle on ne se bouscule pas pour nous rejoindre. En revanche, au temps de Racine et de Rancé (notre cher Rancé qui, avant de s'être converti au christianisme le plus austère, récitait le *Satiricon*, dont il savait des pages entières par cœur, à sa belle maîtresse, la duchesse de Montbazou), les imposteurs qui ont prétendu avoir retrouvé à Belgrade les fragments perdus de Pétrone, ont fait un tabac.

J'ai la bonne fortune d'avoir pu acheter en 1969, à Drouot, la rarissime édition bilingue, publiée à Cologne en 1694 par Nodot, de ce faux *Satiricon* - faux ou, pour être précis, partiellement faux, puisque les pages écrites par les faussaires y sont incorporées au texte authentique. Cette édition eut un immense succès dans l'Europe entière, et cela bien que les prétendus fragments découverts à Belgrade par un officier français en 1688 eussent été dénoncés pour un pastiche par de nombreux critiques de l'époque, entre autres Leibniz, Cramer et Bentley. Le plus savoureux de cette édition est la lettre-pré face du directeur de l'Académie française, Charpentier, qui, lui, a été la totale dupe des faussaires, et qui célèbre cette découverte avec ardeur. Il est vrai de dire que l'imposteur, Nodot (animé d'ailleurs, dans sa contrefaçon, par un réel amour de Pétrone), l'avait caressé dans le sens du poil en lui écrivant : « J'ai fait, Monsieur, une découverte très avantageuse à l'Empire des Lettres, et je vous prie de l'annoncer à vos illustres Académiciens, elle mérite bien qu'ils la sachent les premiers »

Le style si pur dans lequel Pétrone décrit les pires impuretés, son désabusement des chimères de la passion, sa misogynie, le regard railleur et sceptique qu'il porte sur la comédie du monde, ce mélange de dépouillement et de voluptuosité, cet amalgame de luxe et de deuil, qui sont sa marque singulière, ont fait de lui l'auteur préféré des libres esprits du Grand Siècle. Il a été leur maître dans cet art trinitaire suprême qu'est l'art de vivre, d'écrire et de mourir. Pour Saint-Evremond, Pétrone est le seul auteur de l'Antiquité qui ait su parler de la vie galante ; il le met, sur ce point, au-dessus de Tibulle et de Virgile, -et il cite, comme modèle de poésie érotique, ces vers du *Satiricon* :

*Qualis nox fuit illa, di deaque,
Quam mollis taurus ! Haesimus calentes
Et transfudimus hinc et hinc labellis
Errantes animas. Valet, curae
Mortales. Ego sic perire coepi.*

Ce grand maître des études latines au XIX^e siècle que fut Gaston Boissier s'étonne, dans *L'Opposition sous les Césars* (un bouquin épatant, que la maison Hachette serait bien inspirée de rééditer !), du plaisir que prend Pétrone « à décrire ce qu'on tient d'ordinaire à cacher » et du « ton si vif et si naturel » sur quoi il explique les passions les plus contraires à la nature ». Boissier ne voit pas, ou feint de ne pas voir, que si Pétrone se démasque de la sorte et passe aux aveux, c'est moins par goût de la provocation qu'à cause de la conscience aiguë qu'il a de la fugacité des moments de bonheur : il les note pour qu'ils ne meurent pas, tout en sachant fort bien - et son suicide le prouve

- que cette victoire littéraire sur la mort n'est, elle aussi, qu'une illusion.

« Pour moi, toujours et partout, j'ai vécu en jouissant du jour présent comme s'il devait être le dernier », s'exclame Eumolpe dans le *Satiricon*. Cette mémoire de la mort, que ne désavoueraient pas les Pères de l'Eglise (et somme toute Rancé n'a pas eu un si long chemin à accomplir pour passer de Pétrone à saint Jean Chrysostome), justifie Saint-Evremond d'affirmer que personne mieux que Pétrone ne montre que « les plus débauchés ne sont pas incapables de méditation et de retour ». Saint-Evremond a raison d'écrire que « la morale n'a rien de plus sérieux ni de mieux touché que les réflexions d'Encolpe sur l'inconstance des choses humaines et l'incertitude de la mort ». De fait, il n'est pas extravagant d'imaginer qu'avant de composer son célèbre sermon de carême, prêché au Louvre le 22 mars 1662, Bossuet avait lu, et relu, les paroles que, dans le *Satiricon*, le naufrage du navire et le cadavre du redoutable Lychas qui vient rouler à ses pieds inspirent au principal héros de Pétrone, Encolpe : « Après cela, mortels, concevez de grands desseins... »

Mais c'est surtout la langue de Pétrone que Saint-Evremond admire et nous propose en exemple. « Quelque sujet qui se présente, on ne peut ni penser plus délicatement, ni s'exprimer avec plus de netteté. » Et il ajoute ceci, qui est assez époustouflant : « Si quelqu'un, en France, trouvait le secret d'envelopper nos ordures avec un langage pareil au sien, je réponds pour nos dames qu'elles donneraient des louanges à sa discrétion. » Messieurs les mousquetaires, vous avez compris ! Si nous voulons avoir les dames (et les demoiselles aussi, bien entendu) avec nous, il faut nous mettre à l'école de l'Arbitre du bon goût, *Arbiter elegantiae*, à l'école de notre cher Pétrone : telle est la seule façon d'aller au paradis, tout en menant... un galop d'enfer.

Gabriel Matzneff